

plus habile, il est probable qu'il paraîtra étrange et mal harmonique en venant se placer sur la personne, et qu'à ce premier abord tous deux ne sympathiseront nullement. Alors il est des moyens de les faire converger ensemble, de mettre la forme étrangère en harmonie avec celle de sa figure. La coiffure sera modelée selon la tournure du visage, saura en suivre ou en dissimuler à propos les contours et ses blondes disposeront leurs plis selon les boucles ou les bandeaux de la chevelure. Le fichu le mieux taillé sera encore allongé, raccourci, rocréé sur celle qui doit le porter, et, à force d'y avoir été arrangé, semblera être venu de lui-même se placer sur son sein... On fait une toilette facile absolument comme des vers faciles : à force de soin et de travail.

Il y a aussi une inspiration particulière donnée à quelques femmes privilégiées ; il semble qu'elles ont leur démon familier qui les sert. Léger et futile entre tous, il ne va point, comme celui du sage, de par le ciel de la philosophie, butiner quelques rayons parmi les nuages et les apporter au logis ; ses ailes ont moins d'essor : il va dans les arsenaux de la parure chercher parmi les guirlandes, les diadèmes, les voiles, ceux qui ont reçu l'étincelle de vie et de beauté ; invisible et tout-puissant, il ne se montre que par un attrait mystérieux comme lui, dont on éprouve le charme sans pouvoir le définir...

Mais une femme sait cacher attentivement les soins et les labeurs de sa toilette ; et elle a raison. Or, s'il advient qu'une heure indiquée pour quelque plaisir ou quelque affaire ait déjà passé sur le cadran, ou que, dans la pièce voisine, quelqu'un destiné à l'honneur de l'accompagner, attende la fin de sa toilette, si l'ennui ou l'impatience lui compte les instans, elle fait sagement dans toutes ces occasions-là de ne mettre que des *toilettes connues*, des objets déjà éprouvés sur lesquels on peut compter comme soi-même, et de réserver les choses nouvelles, non expérimentées, pour le temps où seule dans son laboratoire, elle pourra les fondre et remettre au creuset jusqu'à complète perfection... Car on ne lui permet pas ces études de coquetteries, car beaucoup de gens en sont encore à ces idées classiques : *plaire sans art*, et *la grâce fuit qui la cherche* ; les cabinets de toilette ont leurs maximes académiques, qui (en dehors de la nature, là comme ailleurs) prêchent le dédain de leurs moyens de plaire aux femmes que nous voyons chercher la grâce dès l'âge le plus tendre, lorsque la jeune fille, essayant ses pas devant son miroir, médite son premier bal, et jusqu'au dernier moment de la vie, lorsque la vierge chrétienne cherchait à tomber noblement devant ses bourreaux, lorsque la victime des fureurs révolutionnaires s'exerçait d'avance à monter sur l'échafaud avec décence et avec grâce. — Que les femmes étudient donc l'art, non de plaire sans le chercher, mais de plaire sans paraître le chercher.

On dira peut-être que ce ne sont là que des maximes de coquetterie. — Soit. Mais d'abord nous répondrons qu'une femme n'est pas plus coupable de soigner, d'embellir l'enveloppe de sa personne que Dieu ne l'a été lui-même de faire belle entre toutes choses sa personne, première enveloppe de son âme. — Puis quand elle s'embellit pour plaire, ce n'est plus un froid égoïsme : on est heureux quand on aime, donc elle donne le bonheur en se faisant aimer. — Enfin, puisque ce désir de plaire est dans la nature et inextricable du cœur de la femme, il vaut mieux guider ses pas que de la laisser battre la campagne, se fourvoyant en tout chemin perdu et se fatiguant sans rien faire.

L'élégance, la fraîcheur, l'harmonie, voilà donc ce qui seul mérite en toilette les frais de soins, de temps et d'étude... La mise d'une femme décide souvent l'opinion qu'on prend d'elle ; on juge

beaucoup de choses de son caractère sur sa tenue extérieure comme on juge des qualités d'une terre par la beauté du voile de plantes qui la recouvre. Une mise pure et distinguée annonce non seulement le bon goût mais encore l'ordre, le jugement, la douceur, l'égalité de caractère, l'élévation de l'âme... Il est inutile de dire qu'il existe à cela de nombreuses exceptions ; que souvent des circonstances particulières viennent croiser la règle générale l'annuler ; que bien des femmes, possédant les vertus que je viens de désigner, ont une mise des plus abandonnées et des plus déplorables. — Par exemple, si l'être moral acquiert un développement extraordinaire soit par les travaux et les conquêtes de l'intelligence, soit par une élévation continuelle de l'âme vers l'Être des êtres et les choses du monde supérieures, alors les détails de la vie terre à terre sont tellement dédaignés qu'on ne cherche qu'à simplifier pour abrégier ; quelquefois tellement oubliés qu'on les néglige, sans avoir même conscience de cette négligence. Alors vient l'éternelle robe noire de la femme docteur, alors vient le costume simple, montant, enveloppant de la femme dévote, le vêtement mystique qui, par sa rigide abnégation de toute grâce, semble garder les traditions de l'antique bure chrétienne. Une profonde blessure de l'âme produit encore le même effet. Que de véritables douleurs il y a dans une toilette négligée qui s'arrange d'elle-même au hasard ! — Bien moins lugubre est le vêtement noir que répand la mort autour d'elle ; — que de désespoir dans l'abandon qu'une femme fait de sa beauté ! que de larmes, que de momens tristes nous révèlent les mille plis de cette robe froissée en tout sens ! que de douleur dans ces cheveux ternes et défaits ! que d'amertume de cœur dans ce laisser-aller qui flétrit tout autour de lui ! que de désespérance, de renoncement à toute consolation dans cette aridité de tout soin, dans ce désert de tout ornement, c'est là le véritable deuil : le deuil du bonheur !

Mais revenons à la règle générale, et donnons pour conclusion de tout cela qu'elle est folle et ridicule la femme qui ne cherche qu'à se parer, qu'à dorer sa personne, à faire d'elle une chose, un immeuble, une valeur intrinsèque à estimer dans la balance d'un changeur ou la boutique d'un notaire ; mais qu'elle est prudente et sage celle qui cherche à s'embellir, à augmenter ses trésors de grâces et d'attraits, au moins aussi sage et prudente que l'homme qui cherche à augmenter ses richesses... Oui, négocians, courez chercher la fortune au bout des mers ! cultivateurs, sillonnez la terre, et recevez-en dans vos bras les gerbes dorées ! souverains, levez de riches tributs par toutes vos provinces ; nous, femmes, nos richesses, nos moissons, nos tributs, nos trésors, c'est l'amour que nous recueillons le long de notre vie.

MADAME CLÉMENCE ROBERT.

